

UN CHRISTIANISME SANS DÉNOMINATIONS : LE PARDON DES PÉCHÉS

J.N. ARMSTRONG

Parfois les cœurs sincères n'acceptent pas l'enseignement clair de l'Esprit au sujet du baptême, parce qu'ils ont eu peur d'attribuer trop d'importance à ce baptême et par conséquent de discréditer la puissance du sang de Christ.

En tant qu'êtres humains, nous ne sommes pas très bien placés pour juger des conséquences ou des résultats de l'enseignement sans équivoque de Dieu. Néanmoins, si nous reconnaissons aux instructions de l'Esprit sur le baptême leur sens naturel et évident, nous pouvons être sûrs que cela ne diminuera aucunement la puissance purificatrice du sang. Une obéissance ne peut être acceptable — ne peut même s'appeler obéissance — que dans la mesure où celui qui obéit croit au sang de Christ. On ne peut obéir véritablement que par "la foi en son sang" (Rm 3.25), en s'appuyant sur la purification obtenue par le sang de l'Agneau. Aucune obéissance n'est capable de sauver par elle-même et par ses propres mérites.

La foi en elle-même reste tout aussi incapable de sauver que le baptême. L'un et l'autre, sans le sang, ne sont qu'une vaine recherche de bénédiction. Le pouvoir de la foi vient seulement de la mort à la fois glorieuse et honteuse de notre Seigneur.

Il fallut la mort de Christ pour que Dieu puisse sauver les pécheurs. Comme Dieu ne peut mentir, de même il ne peut renoncer à sa justice. Ainsi, il envoya le Christ "comme moyen d'expiation pour ceux qui auraient la foi en son sang, afin de montrer sa justice. (...) Il a voulu montrer sa justice dans le temps présent, de manière à être (reconnu) juste, tout en justifiant celui qui a la foi en Jésus" (Rm 3.25-26). En fait, en permettant à Jésus de mourir sur la croix,

Dieu ouvrait la porte de sa miséricorde, une porte qu'il ne pouvait ouvrir autrement. Sa bienveillance envers les multitudes était réelle et son cœur éternel était rempli de grâce ; mais il ne pouvait offrir cette grâce aux pécheurs tout en restant juste. La mort de Jésus est ce qui donne à Dieu la possibilité de sauver les pécheurs. Rien — absolument rien — ne pouvait obtenir le salut des pécheurs, à part le sang de Christ. Sans lui, toute la foi d'un cœur humain ne permettait pas au Tout-Puissant de le sauver. Par contre, il fut généreux avec le sang de son propre Enfant, même quand celui-ci suppliait le Père avec toute l'intensité de son âme de ne pas utiliser son sang, si cela était possible. C'est dire que Dieu ne paya pas un prix plus élevé que ce qui était absolument essentiel pour lui permettre de sauver les pécheurs.

Toutefois, nous ne sous-estimons pas le prix sévère que Dieu s'est imposé lorsque nous enseignons que la foi sauve, que sans la repentance les gens périront. Paul a-t-il sous-estimé la mort triomphante de notre Seigneur quand il a dit : "Si tu confesses de ta bouche le Seigneur Jésus, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé" (Rm 10.9) ? Ceux qui craignent que l'enseignement clair sur le baptême diminue le mérite de la mort de Jésus, ne reculent jamais devant cet enseignement de Paul. Le même apôtre a fait de la confession une condition du salut. Comment, donc, au nom de tout ce qui est bon et véritable, la confession que Jésus est Seigneur peut-elle produire le salut ? Rien dans l'acte lui-même ne peut sauver. S'il le pouvait, on pourrait se sauver encore mieux en le confessant deux ou trois fois !

Considérons cette illustration : chaque moisson dépend d'une semence. Celui qui sème peu ne récoltera que peu. Celui qui sème plus aura une récolte plus grande. Plus on sème et meilleure sera la moisson. La relation entre les deux est directe. Confesser Jésus comme Seigneur aide à sauver le pécheur, mais pas comme la semence produit la récolte. Comment aide-t-elle ? Elle aide dans la mesure où elle emprunte le pouvoir du sang ; en d'autres termes, elle met l'âme en contact avec le sang.

Ainsi, quand Pierre dit : "C'était une figure du baptême qui vous sauve, à présent, et par lequel on ne se débarrasse pas de la souillure de la chair, mais qui est la demande (adressée) à Dieu d'une bonne conscience, par la résurrection de Jésus-Christ" (1 P 3.21), il ne diminuait pas la valeur du sang de son Seigneur ; Au contraire, il exaltait le pouvoir de ce sang à sauver. Dire que la foi, la repentance, la confession et le baptême — dénués de tout pouvoir en eux-mêmes pour sauver — nous sauvent par leur lien avec le sang, c'est attribuer une puissance au sang. Ces simples actes deviennent obéissance à Dieu, deviennent efficaces tout simplement par leur contact avec le sang. Ce sang n'est pas celui d'un bouc, mais de notre Seigneur. Ne craignons pas, n'évitons pas un enseignement clair sur un acte d'obéissance qui tire toute sa vertu du sang du Christ !

Dieu a sanctifié — par le sang — de simples actes : foi, repentir, confession. S'il l'a fait ainsi, c'est qu'ils ne sont rien en dehors de ce sang. S'il a commandé ces actes sans diminuer en rien la puissance salvatrice du sang de notre Seigneur, ne pouvait-il pas faire autant avec le simple acte qui consiste à ensevelir le corps dans de l'eau, comme l'expression de la foi du cœur ! Seuls ceux qui connaissent sa volonté peuvent comprendre vraiment.

Chassons nos opinions et nos idées reçues ! Débarrassons-nous de notre esprit de parti et de nos idées sur ce que l'Esprit aurait dû dire, dans l'intérêt de tel ou tel parti ! Rien de tout cela ne touche à la vérité. Demandons-nous tout simplement : "Que Dieu nous a-t-il dit ?"

Dans notre leçon précédente, nous avons considéré les commentaires de trois érudits éminents sur la signification du discours de Pierre au jour de la Pentecôte. Tous les trois étaient d'accord avec le fait que Dieu, par son Esprit

Saint en Pierre, enseignait la repentance et le baptême afin de recevoir le pardon des péchés. Aucun théologien ne nierait que tel est le sens naturel et logique du langage de Pierre dans ce passage. Ceux qui renieraient ce sens logique seraient ceux qui ont une théorie à protéger ou un parti à soutenir.

James W. Willmarth, l'éminent érudit Baptiste cité plus haut, dit :

Quant au Campbellisme, ce spectre qui hante bien des hommes de bien et qui les terrifie au point de leur faire pas mal de mauvaises interprétations, qu'allons-nous gagner en soutenant une fausse traduction et en permettant aux Campbellites d'être les champions de la véritable, avec toute l'érudition du monde de leur côté et contre nous¹ ?

Tous ceux qui aiment la vérité se réjouissent quand des hommes comme M. Willmarth ont assez de grandeur d'âme et de respect de l'érudition pour interpréter la Parole de Dieu selon la vérité et sans esprit de parti.

Pierre dit aux croyants pénitents d'être baptisés, afin que leurs péchés soient effacés. Il est certain que l'on peut être tout simplement chrétien aujourd'hui, en suivant cette même doctrine. Pierre était un tel chrétien, et c'est ce qu'il croyait, ce qu'il enseignait. On peut se réjouir quand un groupe ou un enseignant adopte cette position, qui ne relève d'aucune dénomination. Cette position est en accord avec l'enseignement biblique de ceux ajoutés à l'Église de Dieu par le Seigneur au moment de leur salut. Tout cœur honnête devrait aussi adopter ce point de vue ! Si tout croyant sincère accepte l'interprétation évidente, s'il enseigne le baptême comme une immersion, il peut être "d'un seul cœur et d'une seule âme" avec tout autre véritable chrétien dans le monde entier.

Sommes-nous prêts à renoncer à nos partis, nos sectes et nos dénominations, pour devenir simplement des chrétiens ? Sommes-nous prêts à faire tout notre possible pour œuvrer à l'unité des enfants de Dieu ? Souvenons-nous que, pour être un prédicateur fidèle à la Parole, il faut prêcher que Pierre ordonna le baptême pour (en vue de) le pardon des péchés. Ainsi, on annoncera une doctrine qui vient non des hommes, mais du

¹ James W. Willmarth, dans *Baptist Quarterly* (juillet 1877), 304-305.

Christ. Appeler cet enseignement par un autre nom, c'est mal représenter le Christ et sa doctrine, une doctrine consacrée par son propre sang, qui lui appartient, et qui existe pour sa gloire.

La foi et la vue

Car nous marchons par la foi et non par la vue
(2 Co 5.7).

La foi est plus puissante que la vue.

La foi nous permet d'endurer sans murmurer les épreuves les plus sévères. La Bible abonde en exemples splendides illustrant la vérité de cette déclaration, et l'histoire de l'Église porte un témoignage phénoménal en sa faveur.

Lorsque nous sommes exposés aux plus grands dangers, la foi — vérité glorieuse — nous donne du courage et illumine notre chemin. Pendant une tempête en mer, un bateau ayant subi la furie des vagues pendant très longtemps, allait finalement sombrer. Tous ceux

qui étaient à bord se trouvaient totalement désemparés, sauf un homme, qui demeurait parfaitement calme, même indifférent au danger qui le menaçait. Sa femme, remarquant son calme et ne le comprenant pas, lui demanda comment il arrivait à garder une telle tranquillité en présence d'un si grand péril. Il tira subitement un poignard et le pointant vers le cœur de sa femme, dit: "As-tu peur de ce poignard?" "Non", répondit-elle, les larmes coulant sur son visage pâle. "Et pourquoi pas?" continua-t-il. "Parce qu'il est dans la main de mon cher mari." "Moi non plus, je n'ai pas peur de la tempête, dit-il, car elle est dans la main de mon Père céleste. Je sais qu'il m'aime et qu'il fait bien toutes choses." Cet homme marchait par la foi, une foi qui suscita en lui un calme parfait. "Quand même il me tuerait, j'espérerais en lui" (Jb 13.15 - BDS). Ce n'est pas là le langage faible d'une vue craintive et hésitante¹.

¹ Adapté de W. T. Moore, "Faith and Sight", *New Testament Christianity*, vol. 1, éd. Z. T. Sweeney (Columbus, Ind. : par l'éditeur, 1923), 243-245.